

Text de 1999

UN DÉSIR QUI FAIT VIVRE...

MAIS QUI SE RÉVÈLE SUR LE CHEMIN DE LA SOUFFRANCE

M. Claude Mailloux

Pour moi, c'est un honneur d'être ici, ce matin et d'avoir été choisi par le Conseil d'administration de l'Association des psychothérapeutes pastoraux du Canada pour présenter un peu les fruits de ma recherche.

Tout d'abord, je vais vous introduire sur les traces d'un désir qui fait vivre à partir de la souffrance. Vous avez sans doute tous et toutes constaté que la publicité se sert de nos désirs pour nous aliéner, plus ou moins. Mon hypothèse de recherche est celle-ci: est-ce que nous ne pourrions pas nous servir de l'énergie qui est dans le désir pour libérer la personne et pour permettre le déploiement du désir de la croissance humaine et spirituelle?

Quelqu'un me demandait si j'allais parler de la Bible et j'ai répondu que, non, je n'en parlerais pas. Cependant, je veux vous dire que la Bible est importante parce que c'est le témoignage d'un groupe d'humains sur ses luttes avec ce qui les fait vivre. C'est aussi le témoignage de leurs recherches d'un Être qui les aime. En même temps, la Bible est le témoignage du désir de Dieu sur nous. Donc, ça nous touche de près. Mais ce que je voudrais surtout dire, c'est que l'expérience d'Abraham est fondamentale et devrait être notre modèle, dans le sens suivant: Abraham a entendu quelque chose, une promesse vers une Terre, qu'il a visitée, qu'il n'a jamais habitée et qu'il a continué à chercher toute sa vie durant. Peut-être que pour nous, ce serait important que nous redécouvriions en nous, ce mouvement qui nous porte à chercher, à chercher l'identité qui nous habite: la nôtre comme celle de Dieu. C'est ce que j'aimerais faire aujourd'hui.

Je vais vous le présenter sous forme d'un parcours théorique, qui devrait référer beaucoup à nos parcours existentiels, nos quêtes de sens et de compréhensions. Si nous voulons guider quelqu'un sur ce chemin-là, il faut s'y engager soi-même, au moins un tout petit peu.

Une précision: le champ d'étude. Le champ d'étude est en anthropologie psychoreligieuse. L'anthropologie, c'est tout simplement une vision de l'être humain. Psychoreligieuse: il y a beaucoup d'anthropologies psychologiques et il y a des anthropologies plus religieuses, appelées parfois spirituelles. Je fais ce pari: nous pouvons avoir une anthropologie psychoreligieuse, donc, une vision de l'être humain qui intègre l'expérience humaine ordinaire, psychique et la quête religieuse, dans une intervention.

Mises en garde:

Je vais présenter des modèles théoriques de thérapie. Je vais les présenter de façons très brèves. C'est fort possible que je ne leur rende pas pleinement justice, mais mon objectif n'est pas de leur rendre justice mais de regarder s'il se pourrait qu'il y ait un petit quelque chose qui ait été oublié dans le modèle, quelque chose qui nous touche de près. Si vous voyez passer le modèle que vous affectionnez particulièrement et que je donne l'impression d'être contre, ce n'est pas nécessairement vrai que je suis contre, mais je vais pointer ce qui, d'après moi, manque, ce qui est important ou ce qui, parfois, pourrait nous induire en erreur.

Il y a aussi des choses qui pourront vous apparaître du côté de la morale. Il pourra y avoir des expressions comme 'vérité' ou 'mensonge', quelque chose comme ça. Je ne suis pas du tout au niveau de la morale. Je ne veux pas me mêler de votre responsabilité, ni vous en enlever ni vous en rajouter. J'ai la mienne aussi. Si vous pensez que je suis à ce niveau-là, ce n'est pas ça du tout: c'est plus un essai de compréhension. C'est important de le préciser avant de commencer.

Le plan rapide:

- 1- L'introduction
- 2- La méthodologie que je prends dans ma recherche.
- 3- Les modèles
- 4- Un procès d'interprétation, c'est-à-dire, à partir des discussions autour des modèles, arriver à avancer vers quelque chose qui pourrait être un modèle unificateur.
- 5- Je terminerai avec l'espoir.

J'avais donné comme titre: souffrances et désirs. Pourquoi? Tout d'abord, la souffrance est une réalité qui nous touche tous et qui ne nous laisse pas indifférents ou indifférentes, habituellement. C'est une réalité existentielle et qui n'est peut-être pas banale. Ce matin, j'ai entendu le mot désir maintes et maintes fois et à ce moment, les visages s'illuminent et il y a toutes sortes de conversations: on ne sait pas trop de quelles sortes de désirs nous parlons, mais ça semble être le 'fun'. Donc, ça aussi semble nous toucher pour de vrai. La troisième chose, c'est l'espoir. Dans nos professions, si les gens n'avaient pas un petit bout d'espoir, gros comme un grain de poussière, ils ne viendraient pas nous voir. Même quand ils nous disent qu'ils sont désespérés, ils ont quand même un petit espoir d'être entendus et que peut-être cela pourrait finir par les aider, même quand ils n'y croient plus trop. Pour moi, c'est une réalité qui est fondatrice de notre pratique. Voilà les raisons de mes choix. Je vais essayer de les articuler vers le chemin d'un désir qui nous fait vivre, donc, un désir vivant en nous.

La méthode que j'ai suivie s'appelle la praxéologie pastorale, méthode qui fut développée à l'Université de Montréal. Il y a deux racines importantes: i- praxis et ii- logos. La praxis parle de la pratique, de nos interventions et le logos, c'est le discours supposément sensé. C'est une méthodologie, un peu différente des méthodologies habituelles. Quand nous avons une méthode, l'observateur se sert de la méthode qui est un outil supposément neutre. C'est une grosse position, parce que ce n'est pas évident que nous soyons vraiment neutres quand nous appliquons une méthode. La praxéologie est une méthode qui a l'avantage d'être un petit peu honnête, parce qu'elle nous dit: "Moi, je suis l'observateur, je suis aussi l'interprète, j'ai mes propres enjeux et, en quelque part, vous allez les trouver au tableau et vous les trouverez lorsque je vous parle." C'est une base d'honnêteté de dire que ce que je vous dis n'est pas neutre. Je suis dedans. C'est le pari de la praxéologie que ce discours-là, même s'il n'est pas strictement objectif, peut être fécond.

Il y aurait de grandes étapes, en quatre phases: i- la première qui consisterait à observer le réel avec toute une série de questions. On observe à partir d'une grille d'analyse qui est en six pôles. Poser des questions, regarder nos enjeux comme une scène sur laquelle se déroule une action: qui fait quoi, où, quand, comment, pourquoi. Pourquoi le monsieur qui est en avant, ce matin, vous parle de ce qu'il vous parle? Quel est son passé? Quelles sont ses recherches? Qu'est-ce qui l'anime? Quel but a-t-il en vous parlant de ça? Lorsque nous avons regardé ça bien comme il faut, nous essayons de dégager quelle est la problématique ou quels sont les enjeux qui se révèlent. C'est très laborieux comme méthode mais c'est ce qui m'a permis de mieux comprendre le sens du counseling pastoral. C'est en regardant comment tout est lié dans nos vies, autant le social que l'individuel, le psychologique et le spirituel que je pouvais lire à travers les conflits que j'ai rencontrés dans le courant de ma formation. Même si je ne suis pas ici pour parler des conflits, il reste que nous les voyons bien ces conflits, ils ont l'avantage de nous révéler très souvent ce qui nous prend à coeur, que nous le voulions ou non. Nous nous débattons avec ça.

La deuxième étape est une interprétation. Une interprétation qui se fait sous forme de procès. L'observateur est supposé donner une première interprétation et il partira à la recherche d'écrits d'auteurs de textes qui traitent de la même problématique. Il commencera à faire discuter les choses pour arriver plus loin.

Il y a l'intervention: qu'est-ce que je veux qui change? Je regarderai alors une stratégie pour le changement.

Finalement, la dernière étape, sans doute la plus importante, est: ce que je fais, quelle vision cela donne-t-il de l'être humain? Quelle vision du monde? Quelle vision de la société? Autrement dit, "j'ai fait mon affaire, j'arrive à mon résultat, mais, finalement, ce résultat-là, que dit-il de moi?" Parfois, je voudrais me voir en quelque part et je n'y suis pas. Souvent, ce sont les autres qui vont me le dire. Ou bien, je ne voudrais pas me voir à une place mais les autres me voient. Cette question de prospective nous amène à nous interroger: quand je fais ce que je fais, qu'est-ce que je donne comme vision de l'être humain, de la personne, de la spiritualité de Dieu, de la société?

Modèle de Jean-Luc Héту, auteur de L'introduction à la relation d'aide.

Jean-Luc Héту a fait un modèle: il parle de trois étapes:

- i- une réalité (extérieure); une phase descendante où il dira simplement: C'est quoi le fameux problème que je vis?
- ii- Identité du problème qui mène à une compréhension.
- iii - Comment allons-nous solutionner le problème?
Ayant trouver la solution, je dois retourner dans la réalité.

Si vous remarquez, quand j'ai présenté la praxéologie, la première étape: observation; deuxième étape: interprétation; troisième étape: intervention. La praxéologie en a une quatrième.

Je pense que le parallèle est important parce qu'à l'application, la praxéologie est une méthode qui est vraiment propice à des études avec des sujets qui nous intéressent parce que c'est une méthode qui est proche de nos façons d'intervenir. Nous ne nous sentons pas perdus et nous pouvons, tout en pratiquant la méthode, nous pratiquer tout en étant thérapeutes.

Modèle de Victor Frankl qui a surtout écrit sur son école de pensée qui est la logothérapie.

J'ai lu son témoignage dans son livre: "Un psychiatre déporté raconte" et "La psychothérapie et son image de l'homme."

Frankl nous dira que pour l'homme et pour la femme, il est question de sens et c'est un sens qui est personnel. Il nous parlera aussi des pulsions. Il posera une question: "Qui gouverne? Est-ce le sens que je veux donner à ma vie? Ou est-ce que c'est toute mon impulsivité naturelle? - si je peux parler ainsi. Il dira: "Si ce sont les pulsions qui gouvernent, il ne reste plus, au niveau personnel, à démissionner." Autrement dit: "Je me suicide, comme personne humaine, parce que ce n'est pas ça qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse, c'est de faire ce qui fait mon affaire quand j'en ai envie. POINT." Donc, le sens est barré.

Pour lui, cela amène une souffrance. Nous voyons donc que, chez lui, le sens et la souffrance sont liés. Si c'est le sens qui gouverne, il nous dira ceci - et je suis porté à le croire puisqu'il a survécu au camp de concentration: moi, je ne suis pas sûr que j'aurais pû, mais lui, il a réussi, donc, il y a sûrement quelque chose de vrai dans ce qu'il nous dit - Ceci nous amène dans un sens vécu. N.B. Dans un sens, il y a toujours un dépassement. Un dépassement de soi, c'est-à-dire que j'accepte certaines frustrations - dans le sens de pulsion - parce que, dans le fond, je n'ai pas le goût que ce soit juste ça qui gouverne ma vie: j'ai le goût que ce soit autre chose et, pour que ce soit autre chose, il faut un petit renoncement, en quelque part. Selon lui, le dépassement va aboutir dans un engagement à se battre, à combattre pour le sens ou contre tout ce qui va à l'encontre du sens. Nous pouvons dire que son engagement lui a permis de survivre au camp de concentration nazzi. Il s'est battu contre le non-sens: le non-sens, pour lui, était un sens en souffrance et il a choisi ce sens-là pour résister. Parfois, les résistances peuvent être constructrices, vous voyez!

Modèle de Conrad Stettbacher, auteur de la Thérapie primaire

Il nous dit que, dans une situation normale, il y a un **besoin**. Le besoin amène une **recherche**. Quand nous avons faim, nous avons tendance d'aller ouvrir la porte du réfrigérateur ou aller au restaurant ou quelque chose comme ça. La recherche va tomber sur un **objet**, un objet qui est satisfaisant. Cela amènera du **plaisir**. Et si ça nous permet de rester en vie, c'est certainement un vrai plaisir. Cela amènera un **repos temporaire** jusqu'à ce que le besoin renaisse de lui-même parce que l'équilibre physiologique va requérir autre chose. Il en est de même pour l'équilibre psychologique.

Pour lui, ce qui serait pathologique, ce serait qu'à un moment donné, des personnes qui vont s'occuper du petit enfant, par exemple, vont donner non pas l'objet souhaité, mais un mauvais objet. Mauvais, pas dans le sens moral, mais dans le sens qui ne correspond pas à la demande de l'enfant. La répétition multiple de ça amènera le petit enfant - adulte, plus tard, - à un genre de cécité. On ne voit plus bien. Ça fait détourner l'enfant sur un objet qui ne le satisfera jamais. Que se passe-t-il? Au lieu d'avoir le plaisir, il va y avoir un déplaisir, donc frustration, et au lieu d'avoir du repos, il y aura des tensions. Pour lui, la position terminale, sera au niveau de la haine, du désespoir, de la colère, de la résignation, de la tristesse, de l'épuisement. Tout ce cortège de symptômes que nous rencontrons en clinique.

Le modèle de la phénoménologie (double intentionnalité)

Principalement dans les travaux de Ricoeur, surtout dans son oeuvre qu'il a écrite dans les années 1964-65 qui était de l'interprétation, un genre de procès entre la phénoménologie et la psychanalyse. La phénoménologie essayant de fonder la psychanalyse et la psychanalyse, de son côté, essayant de fonder tout. FREUD, de l'interprétation, Editions du Seuil.

Il dira que dans l'être humain, il y a deux intentionnalités. Qu'est-ce que l'intentionnalité? C'est une volonté. La phénoménologie dira qu'il y en a une qui est en mouvement. Celle qui bouge ne sait pas ce qu'elle fait. Autrement dit, elle n'est pas douée de conscience, mais elle bouge. Il y en a une autre qu'il va appeler thématique. Celle-là en sait des choses, mais elle ne bouge pas. Donc, il y en a une qui ne sait pas ce qu'elle fait et l'autre sait tout mais ne connaît pas son mouvement. Cela amènera la souffrance s'il y a un manque d'unité entre les deux. Je trouve ça important parce qu'il peut y avoir un conflit. La thématique peut décider: 'Moi, je veux ça, ôtez-vous, je vais m'organiser et je vais l'avoir.' Peut-être que le mouvement n'est pas là mais à un autre endroit et cela crée des déchirements intérieurs. Un jour où l'autre nous avons des choix à faire et ce n'est pas évident.: nous sommes déchirés. Il y a donc un déchirement intérieur et de la souffrance, évidemment.

Question: Est-ce possible de guérir par des conciliations entre les deux intentions? Ou est-ce possible d'humaniser ça? C'est la question de ces gens-là.

Modèle du Père Yvon Saint-Arnaud

Je me base surtout sur son article: Souffrance psychologique unique et psychothérapie, qui a paru dans la revue Frontière, en 1995.

Il y a des besoins essentiels: a - Il y a les besoins physiologiques. b -Les besoins psychologiques. c - Les besoins spirituels.

Ensuite, il nous dira qu'il y a une **recherche de satisfaction**. On cherche à combler ses propres besoins.

Il y a le **BLPR** = la quête d'absolu relative à la personne.

Il y a aussi la **souffrance**. Un absolu, si nous le mettons sur une personne ou une chose, il y a toujours un aspect qui est bon et un aspect qui n'est pas bon.

La guérison va survenir en démentelant la confusion, confusion qui est générée en cristallisant le BLPR sur quelque chose, sur une réalité plutôt que dans une quête, évidemment spirituelle.

En démêlant le conflit amour-haine, nous pourrions libérer le mouvement de quête et il y aura un processus de guérison qui permettra de dégager un mouvement créateur.

Le modèle de la traversée- Denis Vasse

La personne humaine. Nous sommes dans un corps de chair. Dans la personne humaine, on distinguera un mouvement vital qui est de l'ordre des aspirations. Il y aura aussi un fonctionnement qui sera opéré à travers le psychisme. Déjà là, nous pouvons entrevoir un mouvement fort entre Vasse qui est un psychanalyste médecin, docteur en psychiatrie et qui est jésuite. Il est né en Algérie. En Algérie, ça fait 800 ans qu'ils ont de la difficulté d'accepter les différentes cultures. Ce n'est pas surprenant que Vasse a choisi d'étudier la question du désir et de l'altérité. C'est un problème bien concret dans sa vie, autour de lui et peut-être en lui aussi. Il y a un fonctionnement, qui est très bon parce que si nous ne fonctionnions pas, nous ne saurions même pas que nous existons. C'est ce qui nous permet de savoir là.

Les aspirations. Il y aura un médium d'échanges internes et externes, que les psychanalystes appellent l'ordre symbolique. Vaast est un psychanalyste d'orientation lacanienne. La raison majeure que Vasse est problématique, c'est qu'il emprunte énormément à la phénoménologie qui est proche de celle de Ricoeur. Il ne peut pas être un psychanalyste pur et dur.

Le psychisme. il y aura le MOI, qui est le représentant de la personne humaine sur la scène psychique.

Il y aura une souffrance, en quelque part, parce qu'il n'y a pas juste le MOI dans l'être humain: il y a aussi la personne mais comme aspiration: ce que la psychanalyse appelle le 'sujet désirant.' Alors, le MOI sera représenté, par les psychanalystes, comme faisant partie du système de défense i.e. c'est important d'avoir une belle image de soi, que les gens nous perçoivent bien, mais nous ne sommes pas que ça. Quand nous oublions qu'il y a d'autre chose, voilà que la souffrance s'installe. Parce que la personne humaine, dans ce qu'elle est dans sa profondeur, il y a quelque chose qui parle de nous, même à travers la pulsion et même à travers tous nos phantasmes. Alors, ÇA PARLE DE NOUS EN NOUS. Dans la psychothérapie, c'est ça que nous essayons d'entendre; ce n'est pas tellement les problèmes de la personne mais bien qu'est-ce que ça me dit d'elle, quand je l'écoute. Qu'est-ce que ça fait résonner en moi, pas dans la tête, mais dans la cage de résonance? Quelles sortes de réactions surgissent en moi, quand je suis avec cette personne-là?... Qu'est-ce qui se passe?..... Qu'est-ce que ça me dit?... Qu'est-ce qui me vient?..... C'est pour ça que la psychanalyse va parler de suspendre le jugement: cela ne veut pas dire que nous ne pensons pas, mais ça veut dire qu'au lieu d'être avec la tête, nous descendons et allons voir comment cela pense en moi, à un autre niveau.

Cette histoire-là va se libérer à travers la parole et le témoignage reçu. Selon que le témoignage faux i.e. un témoignage qui dit: Il y a juste moi, moi, moi. Cela se voit chez des clients très rigides: ce n'est pas un cadeau d'aller placer un petit bout de reflet qui défait leur affaire. Parfois, ça prend plusieurs sessions avant de percevoir que nous avons pu apparaître comme quelqu'un qui avons dit quelque chose d'un petit peu intelligent: on dirait que le client est fait en teflon: même si nous sommes sûrs d'être à la bonne place, il n'y a rien qui pointe. Ça ne colle pas. Nous avons l'impression que ces clients nous donnent de la misère: ce n'est pas qu'ils nous donnent de la misère mais ce sont eux qui sont pris dedans, "poignés" dedans.

Le mensonge, ce qui serait faux, c'est qu'il n'y a rien d'autre de vrai que nos représentations, nos systèmes de représentations et ça peut aller très loin: il n'y a rien d'autre de vrai que ce que ma méthode me permet de lire, quand je sais que toute méthode va exclure ce qui lui échappe.

Par définition, une méthode, c'est un peu comme une paire de lunettes: ça voit juste une sorte d'affaires. Par définition, alors, je vais exclure telle ou telle chose, parce que c'est juste celui-là qui m'intéresse. Et c'est correct parce que sans ça, je vais les étudier toutes en même temps, et je deviendrais passablement perdu.

Alors, si ma méthode me permet de dire le vrai sur le vrai en oubliant que j'avais fait sauter quelques affaires pour être capable de parler, il y a un problème: ma méthode vient dire qu'il n'y a rien d'autre qu'elle. Mais, ce n'est pas vrai. Et nous avons tous, en quelque part, une tendance à dire: "Ça serait donc plaisant s'il y avait juste moi sur la scène!" Mais, ce n'est pas vrai: il y a autre chose en nous qui nous interpelle. C'est ça qui est dur à entendre et c'est avec ça que nous nous débattons. Cela fait miroiter une parole où il n'y a rien. L'effet de cela: désespoir, angoisse, agitation, tristesse, déception, dépression et tout le tralala.

D'un autre côté, la vérité va se situer et témoigner de ce qui appelle la personne: elle va respecter les possibilités réelles c-à-d. le fait que nous ne sommes pas de purs esprits, quelqu'un de désincarné; nous avons des limites, et une parole qui n'en tiendrait pas compte serait aussi mensongère. Nous ne pouvons pas tenir compte d'une personne uniquement en quelque part dans les nuages. Cette parole-là, si elle parle pour vrai, va ranimer l'espoir, quand il est un peu affadi. Cette parole va appeler la personne à quitter certaines représentations pour laisser de la place à d'autres qui vont surgir. Nous parlerons donc de l'altérité de la personne face à elle-même. Cela veut dire tout simplement: Je ne suis pas que MOI; j'ai quelque chose de plus profond qui est en besoin d'incarnation et de réalisation. Il y a une altérité de l'autre aussi.

Exemple: Je vois X en avant de moi. Je pourrais décrire cette personne mais elle n'est pas que ce que je vois et elle n'est pas que ce que je sais d'elle. Il y a beaucoup plus en elle que ce que je ne pourrai jamais imaginer. Alors, soi-même comme mystère; l'autre comme mystère aussi.

Et le troisième point, c'est que nous avons tous et toutes une expérience religieuse, nous avons tous et toutes des images de Dieu, ou d'un Absolu, ou d'un Être Suprême; peu importe comment nous le nommons, nous cherchons tous de l'absolu. Si Dieu est juste une image, ça peut être pratique: Fais-moi ceci.... Donne-moi ci, donne-moi ça.... Je veux telle chose, organise-moi ça de même.... Là, rien ne m'arrivera parce que j'ai dit tant de fois telle prière. C'est parfait; ça va aller tout seul.... Peut-être que nous ne sommes pas toujours en relation avec Dieu mais avec une image. Là aussi, c'est important de prendre conscience, à un moment donné, qu'il se pourrait que Dieu ne soit pas comme nous nous l'imaginons. Est-ce que ça se pourrait que Dieu soit bien plus une question qu'une réponse?... Ou un début de réponse?... Une quête?... Ça ne veut pas dire que nous n'avons pas eu une belle révélation chrétienne et qu'elle n'a pas quelque chose de très profond à nous dire. Encore là, est-ce que nous la comprenons dans ce qu'elle a de vraiment essentiel à nous dire ou avons-nous fait une image de la révélation?... Ou l'avons-nous ankylosée dans quelque chose qui fait notre affaire? Est-ce que cela ne pourrait pas nous être arrivé?...

Un exemple que j'ai et que je trouve intéressant est celui-ci. J'ai un jeune bébé à la maison qui s'appelle Antoine. Il est de toute beauté, évidemment: c'est mon fils. Vous ne pouvez pas me demander de dire autre chose que ça. Lui, nous le savons: quand il a du plaisir, il en a pour vrai, et quand il est frustré, il est frustré pour vrai. Mais, l'image qui me vient c'est celle d'un petit enfant quand il apprend à marcher. Le mien est sur le bord d'être capable. Une parole qui dira vrai, c'est une parole qui l'invitera à marcher ---- quand il sera prêt et qu'il en aura le désir. Même si lui ne sait pas tout de suite qu'il le désire. Si moi, comme père ou mon épouse Denise, comme mère, l'invitons à marcher quand il est prêt, soit par un geste, mais un geste peut être aussi, parlant, que fera-t-il? Il va avancer. Il va quitter une ancienne manière de locomotion: il va se mettre à marcher parce que ce que je lui aurai dit ou ce que mon épouse lui aura dit va témoigner de quelque chose qui se passe vraiment en lui. Ça pourrait être la même chose pour une fille. Ce sera donc une parole qui a un élément de vérité dedans. Ça lui permettra de quitter ses vieux repaires i.e. la marche à quatre pattes. Je vous dis que, lorsqu'il y a un grand corridor, il va d'un bout à l'autre et ce n'est pas long. Il se peut que, pour un bout de temps, il ne veule pas laisser ça parce que c'est bien plus confortable pour lui que ce le sera de marcher debout, au tout début. Mais, nous pouvons travailler à lui révéler son désir qui l'habite: celui de marcher. Ça va lui demander un dépassement et de lâcher des repaires. Si je le faisais marcher tout de suite, qu'arriverait-il? Il n'est pas prêt. Il pourrait tomber et pourrait faire une crise. Onze mois, c'est à peu près l'âge des crises. Il en ferait toute une, probablement. Et si nous continuions à nous obstiner, nous, comme parents, qu'arriverait-il? Il nous verrait venir de loin, hein? Il nous dirait: "Papa, il ment quand il parle. Maman ment quand elle parle. Je ne peux pas me fier à ce qu'il (elle) dit. Elle me dit de laisser ça, mais il n'y a rien."

C'est ça, le mensonge: c'est quand nous faisons lâcher des repaires et que nous ne sommes pas vrais avec la personne, que nous n'avons pas été attentifs à savoir où elle en est. Alors, elle tombe dans le vide parce qu'il n'y a plus rien pour se repérer et il n'y a rien d'arriver qui lui permettrait de se raccrocher le temps de se retrouver. C'est important de se retrouver comme personne humaine. Si nous sommes juste perdus, je ne suis pas sûr que nous allons aimer ça bien longtemps et je ne suis pas sûr que ça va nous aider à grandir beaucoup.

Je tenais à le mentionner parce qu'il me semble que c'est un des plus beaux exemples à savoir ce qu'est une parole, qu'il y a de la vérité dedans, ou qu'il y a mensonge dedans et quel effet cela contient. La parole de mensonge tue l'espoir. Elle tue l'aspiration de la personne parce qu'elle ne permet pas de découvrir ce qui l'appelle à l'intérieur. Elle l'encastre dans un cul-de-sac. Un cul-de-sac, très souvent, c'est un sens unique, donc, il n'y a pas moyen de revenir à moins, beaucoup plus tard, de se faire aider.

PROCÈS D'INTERPRÉTATION

Définition:- J'ai aimé garder cette image de 'procès' pas parce que nous cherchons un coupable et un innocent, mais parce que nous faisons parler, dialoguer différentes interprétations, habituellement, il n'y a pas grand monde pour nous défendre - surtout quand nous le faisons de façon théorique, comme je vais le faire. S'il y avait une table ronde, où nous serions cinq ou six qui défendions chacun notre modèle, ce serait sans doute, beaucoup plus animé.

Le but de la praxéologie, c'est de fournir **une** interprétation et non pas l'interprétation, pas la vérité mais une interprétation de la part d'une personne qui se risque à entrer sur la scène et de dire: D'après moi, voilà ce qui se passe. Vous en penserez ce que vous voudrez: je vais vous apporter quelque

chose pour vous dire que mon interprétation est valable, mais il n'y a aucune prétention d'avoir une réponse finale ou absolue. C'est très important que je souligne ce point-là: ce n'est pas une réponse finale et absolue, c'est une interprétation: c'est la mienne avec celle de d'autres personnes que j'ai consultées pour dire: Bien, on dirait qu'il y a quelque chose comme ça qui se passe. Si ça vous rejoint et que vous sentez de la vérité là-dedans, vous le prenez, et si vous sentez que ça ne vous rejoint pas, bien, vous ne le prenez pas. De cette façon, nous pouvons continuer à nous parler même si nous ne sommes pas tout à fait d'accord.

Le mot PROCÈS:-

Par le procès d'interprétation, nous cherchons une interprétation qui est plausible. Pourquoi j'utilise le procès. Le mot 'procès', c'est la traduction du mot anglais 'process'. 'Process' en langage informatique veut dire 'traiter des informations.' Mais il y a aussi une origine à partir du mot 'processus'. C'est la mot 'processus' que la praxéologie veut utiliser en parlant de procès. Un déroulement ordonné et orienté vers un but précis.

Si fais dialoguer le Modèle d'Hétu et celui de Frankl, à partir d'une première lecture, nous avons vu que chez Frankl, la question est : qui mène? Les pulsions ou le sens? Si ce sont les pulsions, on élimine le sens.

La thérapie de Frankl va viser le sens, le retour avec le choix par rapport aux pulsions. Donc, si l'enfant est écartelé entre la satisfaction et le sens, il faudra retrouver comment l'enfant peut se satisfaire de ne pas toujours être complètement satisfait, parce qu'il y a un sens pour: ne pas l'être tout le temps. Donc, dans le goût de l'enfant, on trouvera quelque chose d'important. Hétu et Frankl sont d'accord sur la question qu'il y ait un sens, mais ils ne sont pas d'accord sur la profondeur où ils vont le trouver.

Pour Hétu, un modèle en trois étapes, quand nous posons la souffrance uniquement comme problème, tout ce que nous avons besoin, c'est une solution. On entrera alors, dans le pragmatisme. Ceci peut être bien pratique parce que cela donne l'impression de savoir ce que nous faisons mais le sens est tout simplement au niveau de résoudre un problème. Alors, la souffrance serait uniquement un problème à résoudre. Mais ce problème-là est drôlement résistant. C'est difficile de juste le résoudre parce qu'il y a quelque chose d'inso-luble dans la souffrance. Si mon modèle ne me permet pas de voir qu'il y a quelque chose qui résiste à la solution, je ne serai pas capable d'intervenir à ce niveau-là parce que je serai 'embêté', je ne saurai pas quoi faire avec et je vais le laisser de côté et feindre qu'il n'est pas là, parce que le modèle ne me permet pas de le voir. La paire de lunettes ne me permet pas de voir ça tout comme, aujourd'hui, nous pouvons par des microscopes électroniques, saisir des structures de la matière qui auraient pu nous apparaître inexistantes autrefois. Alors, avec une meilleure paire de lunettes, nous voyons des choses qui nous étaient invisibles auparavant. C'est important de se le rappeler .

Frankl dit: C'est la question du sens qui fait souffrir. Hétu dit: C'est le problème, il faut s'ajuster.

C'est vrai qu'il faut s'ajuster mais il n'y a pas que ça. Si c'est juste un problème à régler, l'être humain serait comme une machine sur laquelle on pousse les boutons. Alors, ça fait ce que nous voulons, n'importe comment, mais ça fait ce que nous voulons.

Ça m'a parlé beaucoup quand j'ai étudié ça. En 1980, j'étais avec l'Ontario Science Center, en emploi d'été comme étudiant: je faisais mon B.A. en génie, à ce moment-là. J'étais hôte dans les Travelling Exhibits. C'était avec les jeux du Canada à Thunder Bay. Le thème de cette exposition - à ce moment-là, je trouvais ça tout beau - c'était: La machine humaine. Ça

nous dit un peu où nous nous situons dans ce groupe-là. L'être humain comme machine. Est-ce que nous ne sommes que machine?... C'est une question. Moi, j'esquisse une réponse et vous devez, sans doute, en ex-quissez une aussi. Je ne suis pas sûr que ça nous satisfait bien gros! ... Tout le monde ici aimerait avoir un petit brin d'originalité et non pas nous voir comme une machine. Un brin d'originalité qui soit bien personnel à nous. Au point de vue social, la personne comme machine, est un rouage du système limité à son rôle, à sa fonction. Nous voyons ça, surtout quand il faut que nous arrivions à un déficit zéro, très rapidement et qu'il faut absolument mondialiser tous les échanges: alors, nous avons exploiter les gens dans les pays pauvres et, maintenant, il faut les concurrencer. Ce ne sera pas long que ça va nous retomber sur le nez car comment peut-on concurrencer quelqu'un qui ne gagne qu'un dollar par jour?... Nous, ça ne fait pas notre affaire mais, considérant l'être humain comme machine, nous allons dans des culs-de-sac comme ceux-là.

La thérapie primaire et les besoins de base.

Pourquoi la personne souffre-t-elle? La solution? Trouver ce qui a manqué et le donner à la personne. Personnellement, je n'ai rien contre ça. Quelqu'un qui a eu des parents avec lesquels ils n'ont pu développer de confiance, c'est bien correct de développer la confiance. Je n'ai pas de problème avec ça. Mais si je limite le sens à n'avoir pas été frustré jadis, ah! là, c'est autre chose. Si le sens consiste à n'avoir aucune frustration, j'ai un méchant problème. C'est sûr que j'aimerais beaucoup être jamais frustré. Probablement vous autres aussi. Mais, à quel prix? Quand je regarde mon petit bonhomme, Antoine, je me dis: quand il est de bonne humeur, il est de bonne humeur et quand il est frustré, il l'est pour de vrai. S'il n'était pas frustré jamais, il n'aurait pas grandi. **Se pourrait-il que la frustration nous cache un besoin ou un désir de croissance?** Je n'ai rien contre les travaux de Stettbacher ni même de Madame Alice Ménard, qui est peut-être plus connue et qui a beaucoup écrit sur le drame de l'enfant doué. Il est vrai que nous pouvons vraiment maganer des enfants en étant pas vrais avec eux, mais... est-ce le seul sens?..... C'est la question que je garde.

Il y a un autre problème avec cette approche-là. Nous présentons l'être humain comme l'être natif naturellement bon. C'est un autre beau mythe: c'est comme si nous n'avions jamais besoin d'être confrontés aux autres et aux difficultés pour s'humaniser. Moi, j'ai un problème, comme thérapeute, quand je vois des gens qui pensent qui sont TOUT bons et surtout, quand ils essaient de me raconter ça et que ça n'a pas l'air de ça du tout. Ils sont tellement bons: ils sont enragés comme ce n'est pas possible: ils nous sauteraient dans la face, mais, mon Dieu! qu'ils sont bons! C'est très touchant. Nous entendons ça avec les oreilles et nous les voyons avec les yeux du coeur. C'est important. Le mythe que l'être humain est naturellement bon, c'est-à-dire que les pulsions seraient toutes ordonnées d'avance avant que nous ayions à faire quoi que ce soit comme effort personnel. Je ne suis pas sûr qu'il en soit comme tel.

Anatrella, que je n'aime pas beaucoup, mais qui dit des choses intéressantes - je le trouve un peu négatif parfois, c'est mon option - dit quand même qu'en France, après la révolution de 68 où tous les tabous sexuels ont tombé et bien d'autres tabous, nous révèle qu'avec ça, le taux de suicide a augmenté de quatre fois et demi ce que c'était avant. Si les pulsions sont le seul sens et qu'elles sont déjà ordonnées d'avance, comment peut-on expliquer cette augmentation dramatique du taux de suicides. Ce n'est pas une réponse, ce n'est qu'une question mais elle a sa place.

Est-ce que l'insatisfaction commande toujours l'assouvissement ou quelque chose d'autre? Si c'est quelque chose d'autre que l'assouvissement, ça veut dire qu'il pourrait peut-être y avoir un mouve-

ment qui nous porte à autre chose. Ça ne veut pas dire que l'assouvissement n'est pas bon. Si c'est ce que vous entendez, vous ne comprenez pas ce que je veux dire. Je veux dire tout simplement qu'il n'y a pas juste ça: il n'y a pas une hégémonie: il n'y en a pas juste un qui a le droit de parler: il y a aussi autre chose.

La phénoménologie et les intentionnalités

Je retiens que la question du sens est une question pour tout le monde et qui est vraiment, vraiment déchirante. Il y a une volonté, une intention qui se veut elle-même mais comme elle se perçoit, c'est-à-dire qu'elle se veut dans sa représentation versus le mouvement de la personne qui n'est pas une représentation mais qui est mouvement. C'est important de distinguer entre ce qui bouge et ce qui ne bouge pas mais qui est le théâtre sur lequel nous pouvons faire bouger des représentations, par exemple.

Savoir qui nous sommes, qui sont les autres et comment le monde s'organise et comment ça fonctionne, nous permet quelque chose d'extraordinaire: c'est un vrai plaisir, parce que, sans ça, nous sommes perdus. Même les animaux ont un mouvement vital: les plantes pareillement. Tout ce qui vit. Quand je regarde une petite plante, ou que je prends un enfant - l'enfant me touche plus - nous savons tous qu'il y a un programme par les chromosomes, mais la vraie question: qui est-ce qui déroule le programme? C'est très bien de savoir qu'il y en a un: la science est très exacte à nous dire qu'il y en a un, mais elle ne peut répondre à savoir qui le déroule. Est-ce que ce sont les électrons? Ou est-ce d'autre chose? Mais, c'est quoi? La question est là.

Je prétends qu'il y a un mouvement vital qui habite tout ce qui vit et que son objectif s'est déployé dans le temps et dans l'espace. Une vie unique, toute simple, parfois, mais une vie unique.

Or, quand nous regardons la conscience, le système représentatif et l'autre système qui n'est pas représentatif et que nous regardons une plante ou un petit enfant, avant même qu'il y ait de la conscience, il y a de l'inconscience. La psychanalyse a un défaut: elle définit l'inconscience de deux façons: comme le réservoir du mouvement vital et ce qui est le résultat des mécanismes de défense. Mais, ce n'est pas la même chose: un mouvement vital, il est vrai que nous pouvons le refouler pas mal, mais, le mouvement vital et ce qui est le fruit de nos mécanismes de défense. Il faut faire attention. Il faut que la conscience germe avant que l'inconscient freudien, dans le terme de refoulement et de mécanismes de défense puisse exister. Ce qui m'a vraiment convaincu de ça c'est quand je regardais mon petit Antoine, les premiers jours. Les premiers jours, nous regardons un petit enfant et c'est comme si il n'y avait pas de présence: le regard est vide. Avez-vous déjà fait cette expérience-là? C'est étonnant et ça nous dérange, parce que c'est dur à supporter: il n'y a pas de présence que nous puissions voir. Quand nous pensons à cela, c'est important de se rappeler: se pourrait-il que la vie humaine soit l'incarnation et le développement d'une présence au monde, à soi, aux autres et à Dieu?...

Je peux me permettre de penser qu'il y a un inconscient qui est plus essentiel qui fait partie de nous sans que nous le sachions. Un inconscient que j'ai commencé par appeler 'défensif' mais que j'appellerais plutôt 'fonctionnel'. Il nous permet d'avoir un système de représentation et d'avoir le privilège extraordinaire de savoir que nous existons et d'avoir une idée de qui nous sommes. En même temps, c'est un petit peu embêtant parce que nous savons que nous allons mourir un jour, et je ne pense pas que ça fasse notre affaire, en tout cas, pas tout de suite. Nous aimons mieux que ce soit le plus lointain possible, le plus tard possible, mais ce sont des questions qui nous tenaillent parce que nous aurons à y faire face. Ce que je dirais c'est que la vie est inconsciente d'elle-même.

Parfois, nous voulons la vie mais comme nous nous la représentons, au détriment de notre vraie vie. Je pense que c'est très difficile pour chacun de nous de nous connaître vraiment sans nous regarder agir dans l'après-coup. Nous avons tendance à nous imaginer d'avance dans une situation et nous imaginons toutes sortes de belles choses, mais quand nous arrivons dans la situation, nous savons tous à quel point nous pouvons être déçus, parfois. Nous n'étions pas dans la réalité, nous étions dans l'imagination. Et nous ne sommes pas contents que la vie n'est pas comme notre belle image dorée que nous nous étions faites. Ça nous parle donc de nous. Si nous avons cette tendance à nous imaginer et à nous voir là où nous ne sommes pas, ça veut donc dire qu'il faut commencer à nous regarder là où nous sommes, comment nous réagissons, qu'est-ce qui nous anime, qu'est-ce qui nous fait vivre. Ceci peut avoir l'air banal, mais c'est extrêmement important. Quand nous parlons d'écoute, c'est ça que ça veut dire: découvrir en nous la vie et comment elle nous anime. Pas comment nous voudrions qu'elle soit mais comment elle nous anime. J'y crois fermement. J'ai assez voulu qu'elle soit d'une certaine façon et ça ne m'a pas beaucoup servi. J'ai failli en mourir. Pour moi, c'est une question de vie ou de mort. La vie n'est pas comme je la voudrais, moi: elle se révèle, par contre, à moi si je l'écoute avec les oreilles et les yeux du coeur.

Je pourrais donc dire que, d'une certaine façon, je me fais souffrir pour maintenir mon système de représentation. Pour maintenir ma belle image. Nous sommes tous un peu comme ça. Nous sommes tellement sévères avec nous autres mêmes, nous nous voudrions tellement comme nous voudrions être, puis, tiens! je réalise que je suis un spécialiste de la démolition. Quand je ne rencontre pas l'image que je voudrais avoir, ôtez-vous de là! Ça brasse en dedans. Ce n'est pas grand-chose, mais ça me donne la capacité, de temps en temps, de m'en dégager.

La guérison

Or, la guérison pourrait être dans la prise de conscience de ce mouvement qui nous habite et de dire oui à ce mouvement-là, qui est notre vie, pas notre image, mais notre vie. OUI, À MA VIE comme elle me vient, même si je ne sais pas qui me la donne.

La souffrance

Se pourrait-il que la souffrance ait un sens qui va vers l'union qui est toujours à réaliser entre la personne et sa représentation? Une quête à jamais ouverte, jamais comblée, toujours en devenir, toujours en aspiration. Ceci nous donne une direction à regarder: arriver à entendre que notre souffrance nous appelle, en quelque part, un quelque part que nous n'imaginons pas, un quelque part où ne serions jamais allés. Exemple: Lâcher le génie d'une machine pour se concentrer au génie du coeur humain. J'ai commencé par dire non: je n'en voulais pas. Quand j'ai vu que ça s'appelait "pastoral", j'en voulais encore moins. Cette bataille, je la connais et c'est important que ce soit une bataille. Quand nous nous laissons gagner trop vite d'avance, il se pourrait peut-être que nous n'ayons pas vécu la bataille et que nous soyons encore dans un univers plus illusoire. C'est une question que je pose.

Ceci me rappelle: quand j'étais jeune, mes parents disaient toujours: "Toi, pis tes questions!" C'est sûr! Je leur en posais des embêtantes qu'ils ne s'étaient jamais posées. Moi, j'ai appris que ce n'était pas bon de poser des questions. J'ai donc arrêté d'en poser. Mais je m'aperçois bien que si je n'en pose pas, je n'existe pas comme personne humaine. Je ne suis pas sur la scène de quelqu'un qui essaie de se comprendre, qui essaie de comprendre les autres, qui essaie d'entrer en relation avec Dieu, et avec tout le monde. C'est un drame quand nous ne sommes pas là. Il ne reste qu'à se suicider.

Le modèle du Père Yvon Saint-Arnaud:- Le BLPR à la quête des absolus

En parlant des besoins psychospirituels, nous rejoignons les inconditionnels rogériens. Inconditionnels, dans le sens de non-relatifs. Ce sont des absolus qui ne sont pas relatifs à la réalité comme nous la connaissons. Le Père Yvon Saint-Arnaud explicite cette aspiration vers l'absolu. Ce n'est pas des inconditionnels que les parents sont capables de donner: aucun parent n'est parfait. Nous sommes tous pas pires par moment, parfois, pas bons, mais nous pouvons tous avoir des vraiment bons moments aussi. Nous avons tout ça en nous. Mais les inconditionnels rogériens sont plus une quête d'un absolu que ce que les parents peuvent vraiment donner. Mais, dans la petite enfance, le parent est confondu avec l'absolu recherché. Souvent, quand nous sommes adultes, nous ne sommes pas beaucoup plus loin, et nous conservons la blessure du passé. Le Père Saint-Arnaud n'a pas la naïveté de croire à la bonté native: nous sommes un mélange de bon et de moins bon. Les blessures nous révèlent donc l'aspiration à l'absolu: **ce qui souffre de n'être pas encor**. Et ce qui nous fait le plus mal, ce n'est pas au niveau du MOI, c'est en-dessous: qu'est-ce que le MOI cache. C'est ça qui souffre et c'est ça qui crie et c'est ça qui nous dérange et c'est ça qui fait peur et c'est de ça que nous nous protégeons. Ce mouvement peut être une dynamique en mouvement qui va s'ouvrir vers l'espérance ou qui s'en va vers la mort. La mort sans espérance. L'ambivalence vie-mort, les noeuds de cristallisation de l'ambivalence primitive rejoignent et se représentent dans le problème concret. Quelqu'un me demandait, lors de la pause: "Qu'est-ce qu'on fait avec le passé?" Quand nous nous promenons toujours avec le passé, il faut prendre le temps d'aller le guérir un petit peu. Mais ce n'est pas le seul sens. Il y a aussi le sens du passé comme une aspiration qui voulait nous entraîner à vivre une vie. Peut-être que nous n'avons pas réussi à embarquer dans le bateau. Or, ce n'est pas parce que nous avons quarante, cinquante ans, soixante ans, soixante-dix ans, etc. que le bateau n'est pas encore là et que nous ne pouvons pas embarquer dedans. Autrefois, nous disions que nous pouvions perdre notre vocation. Quand la vie nous appelle, il n'y a rien de plus fidèle que ça. Ça ne laisse jamais tranquille. Il y a un choix: la mettre de côté et dire: Je n'en veux pas OU: Je vais essayer de la découvrir.

Ce modèle va donc nous proposer une quête fondamentale mais qui est embourbée. Il faut donc défaire l'ambivalence, aller guérir un peu le passé et défaire la confusion avec l'absolu que nous cherchons là où nous sommes certains qu'il ne peut s'y trouver. Si nous sommes certains qu'il ne peut pas se trouver dans tout ce que nous concevons, il restera la dimension ouverte de quête. Et c'est cela qui nous fait vivre.

Le sens vécu. Pour Frankl, il suffit de choisir un sens. C'est vrai que cela nous aide à survivre, mais est-ce que nous choisissons un sens ou y a-t-il un sens qui nous a déjà choisi? C'est très, très important. Dans notre vie, il y a des affaires qui nous prennent à coeur malgré nous. Nous ne les avons pas choisies, mais elles ne nous laissent jamais tranquilles. C'est le sens.

Le bonheur n'est pas donné d'avance, il est à conquérir. Parfois, nous avons l'envie de vivre une grande aventure - pas nécessairement avec une autre personne, notre conjoint ou notre conjointe et pas nécessairement en partant au loin,- c'est parfois en entrant en nous, dans ce qui nous amène à aller plus loin et à nous dépasser. Sortir de la fusion où tout est pareil et où nous n'y comprenons rien pour découvrir qu'il y a vraiment quelque chose qui m'anime, moi, même si je ne sais pas pourquoi. Je m'aperçois que ça me prend à coeur et que je ne suis pas capable de m'en débarrasser malgré tous mes efforts. C'est un des meilleurs moyens de discerner qu'est-ce qui nous attire vraiment: c'est qu'il n'y a rien à faire: nous ne sommes pas capables de l'évacuer. Nous avons beau tout essayer, se défendre comme un 'beau diable dans l'eau bénite' - comme on disait autrefois, ça reste

là, malgré nous et contre nous mais surtout avec nous, contre notre volonté à ce que je veux."Moi, moi, moi, je veux."

Quand on a de petits enfants, on entend ça. Et, comme parents, nous ne pouvons pas faire autrement que de nous apercevoir que: MOI-VEUX, fait beaucoup de mal à lui-même. Je le vois et je trouve ça dramatique, et c'est tellement difficile parce que, tant que c'est dur MOI-VEUX, ce n'est pas brisable et ça fait mal. MOI-VEUX. Parce qu'il y a autre chose en-dessous.

Dans le modèle du Père Saint-Arnaud, nous trouvons ceci: le JE véritable est autonome, personnel et libre. C'est une naissance avec la quête d'absolu, l'Être suprême que nous allons chercher dans notre vie. En dehors de cette recherche d'Être suprême, qui n'est pas nous, qui n'est personne d'autre et qui n'est aucune autre chose qui nous entoure, hors de cette quête-là, nous ne pouvons pas devenir véritablement libres ni autonomes, ni une personne. Parce que nous plaçons une de nos représentations psychiques à laquelle nous donnons un caractère d'absolu qu'elle ne peut pas avoir. Parce que le psychisme, tout le monde le sait, mourra. MOI va mourir. Ce n'est pas drôle de vivre ce deuil-là. Parce que ce n'est pas MOI qui nous fait vivre, mais le mouvement qui porte MOI.

Le modèle de Denis Vasse

Il est mon auteur favori, pour une raison très simple. Quand je l'ai lu, j'ai tout de suite reconnu ma vie à bien des égards. Et ce n'était pas drôle ni plaisant. J'ai reconnu beaucoup d'éléments de ma vie et de ma propre fermeture.

Vasse nous parle d'une traversée. Il nous dit que nous avons une image et derrière cette image, il y a une réalité. Il faut donc quitter une représentation et en découvrir une autre, et une autre, et une autre parce que nous sommes des personnes humaines et nous ne vivons pas humainement sans nous représenter le monde. Le problème: nous nous fixons sur une représentation et ne voulons pas la lâcher. Nous ne sommes pas capables de laisser aller des représentations parce qu'il est fort possible que lorsque nous en avons lâché, quand nous étions petits, il n'y avait rien pour nous accueillir. Rien ni personne. Ce n'est pas drôle. Ceci signifie donc que, avec nos enfants et avec les gens que nous rencontrons, nous avons une responsabilité. Si nous les amenons là où il n'y a aucune représentation, là où il n'y a rien, il n'y a que TOI, oh, la, la!... Le vertige commence. Il y a beaucoup de gens qui ont le vertige.

La façon dont je la représente, ce n'est pas une traversée, mais je la représente par un miroir. Que fait le miroir? Il me transmet mon image. Derrière le miroir, il y a les autres, il y a la réalité, il y a la question de Dieu aussi. Vasse dira beaucoup que nous avons tendance à faire parler le miroir ou notre image. C'est la chanson du MOI-MOI-MOI-MOI. Belle tentation et belle prison. Quand nous faisons parler notre image, et que je tiens en mordicus qu'il n'y ait rien d'autre derrière l'image, j'entendrai juste ce qui vient nourrir l'image. Le reste n'existe pas. Je le raye de la carte: "Ça ne fait pas mon affaire, je m'en débarrasse."

Dans un petit groupe de croissance spirituelle, j'avais demandé une chose: j'ai demandé aux gens de me parler de leur semaine et d'un événement qui a été dérangeant, quelque chose qui les a mis en rogne. Ça n'a pas l'air bien spirituel. Je laisse quand même la possibilité de trouver quelque chose qu'ils ont trouvé beau, aussi. Je ne veux pas avoir l'air trop négatif, mais, moi, je sais que derrière le négatif, il se cache quelque chose de positif. Il y avait quelqu'un dans le groupe qui disait: "Moi, je regarde juste le beau. Le reste, je ne veux rien

savoir.” Et, avec le groupe, tranquillement, il a fini par se poser la question: “Ben, peut-être qu’il serait temps que j’aie vu ce que je ne veux pas voir.”

Ce n’est pas grand-chose, mais, déjà c’est une préparation à ça-se-peut-y- qu’il-y-ait-d’autre-chose - que-juste-le-miroir? Parfois le miroir est tellement bon qu’il nous entoure tout le tour et nous dirons: “Je me mets dans ma bulle.” Nous sommes inaccessibles. Les gens peuvent nous dire n’importe quoi, ça nous fait rien. Hé! Que je suis donc sûre là-dedans!” Vous l’avez sans doute entendu maintes et maintes fois. La bulle du narcissisme. Je suis enfermé dans mon image. Rien d’autre que mon image peut paraître. Si vous aimez ça de même, c’est correct, mais je ne suis pas certain qu’il n’y a pas une souffrance terrible qui s’y cache. Quand j’entends quelqu’un qui parle de la bulle, tout de suite, j’ai un petit doute qui monte et tout de suite, je me questionne. Et, alors, j’écoute beaucoup la personne à savoir est-ce juste une image qu’elle emploie ou est-elle vraiment enfermée. Si elle est vraiment enfermée, c’est sérieux. Elle est coupée de sa vie.

François Laplantine a fait une étude de plusieurs centaines de pages sur les explications que les gens donnent à leurs souffrances. Il nous dit une chose: l’explication la plus souvent donnée à la souffrance, c’est que c’est quelque chose d’exclusivement extérieur. Donc, ça ne nous touche pas vraiment puisque c’est en dehors de nous. Ça me fait penser un peu à la bulle. Ce monsieur-là dira que dans l’objectivation, c’est-à-dire de voir dans la souffrance quelque chose de juste externe, nous avons tendance à nous réduire à l’impermeabilité. La bulle. “Je suis imperméable.” Je vais donc refouler mon rapport au langage, à l’inconscient et à la question du sens. Pour être confortable dans notre image, il faut en sacrifier des affaires: il faut que l’image ait toute la place et rien d’autre. C’est très fatigant. C’est ce que Vasse remet en jeu: le rapport: le rapport au langage à l’inconscient et la question du sens. Ce qui n’échappe pas à nos représentations, c’est toute la fonctionnalité, toute l’efficacité. Ça c’est populaire.

Quand je travaillais comme ingénieur, on parlait beaucoup de qualité totale. Comme j’étais un peu provoquant, moi, j’appelais ça ‘l’exploitation totale.’ Comment on fera pour soustraire le maximum de tout sans rien donner?

Ce qui échappe, c’est le mouvement qui nous échappe, c’est le mouvement qui nous habite et c’est ça, l’altérité en personne, de tout ce que nous pouvons percevoir de nous, des autres et de Dieu. C’est LA question. Qu’est-ce que c’est que cette affaire-là? Quand je me suis fait poser la question lors d’un examen de synthèse, j’ai dit: “C’est quelque chose d’insaisissable, vous savez? Et, ça serait quelque chose de bien terrible si j’essayais de le saisir dans une définition finale.” Le professeur qui avait essayé un peu de me tendre un piège, m’a répondu: “Ah, bien, oui, c’est pas mal sage comme réponse.” La question s’est terminée par là. Au début, je me disais: “Non, je ne l’ai pas assez bien défini. Mais, ensuite, je me suis dit: Non, non, non. Ça, c’est un piège.” Il a fallu que je m’en aperçoive. On ne peut pas définir l’altérité de façon définitive, mais c’est le mouvement qui nous pousse vers l’ailleurs que la représentation. Pas l’ailleurs meilleur, mais l’ailleurs que la représentation. L’ailleurs meilleur est toujours dans la représentation. Nous imaginons toujours le voisin comme mieux organisé que nous, plus beau, plus fin, ayant une meilleure femme, ayant des enfants plus coopératifs, ayant un gazon plus beau, que ses fleurs sont plus belles que les nôtres. On peut en imaginer des affaires. Et que nous serions donc heureux si nous étions à sa place! De temps en temps, je puis vous dire que je me laisse prendre par ce jeu-là et ce n’est pas drôle parce que, là, je deviens bien malheureux.

Ce qui nous échappe, ce que nous ne pouvons pas saisir et ce qui nous fait vivre, en même temps, c’est l’appel du large. Ce n’est pas le large de la mer, c’est le large de ENFIN, JE SUIS LIBRE!

JE NE SUIS PAS OBNUBILÉ PAR MA BULLE OU PAR MES REPRÉSENTATIONS. Ça devient donc pour moi, des points de repère mobiles où je peux me déplacer comme personne et non pas un bloc de ciment ou un wagon de boulets ou quelque chose que je traîne. C'est important.

L'enfant qui apprend à marcher, vers où va-t-il marcher? Vers Papa, vers Maman. C'est la première réponse. La deuxième réponse, il marchera vers l'appel, vers le désir. Mais à quoi répond-il? Quand il répond, quand, finalement, il marche, il répond à son désir d'accomplir quelque chose de lui-même: un bonheur à conquérir en s'accomplissant.

Dans une thérapie où il n'y a pas assez d'écoute, nous allons vouloir régler les problèmes. Évidemment, personne aime régler les problèmes des autres, vrai? De temps en temps, nous nous laissons prendre là-dedans, mais... parfois, ça vient un petit peu plus fort que nous: ils ont l'air à tellement faire pitié, ces pauvres eux-mêmes, il faudrait bien que nous soyons dans la bataille, nous aussi... L'écoute va nous permettre d'entendre le désir, ce qui anime la personne et comment la personne est animée. Quand quelqu'un ne veut pas changer, il faut écouter à la fois la blessure et à la fois l'appel. La blessure, parce qu'il va falloir probablement la panser un petit peu: nous ne tranchons pas dans le vif de la chair sans que ça fasse un petit peu mal, alors, pour pouvoir avancer, il va falloir panser un peu la plaie tout en ne perdant pas de vue qu'il y a quelque chose qui appelle en arrière. Si nous faisons juste mettre un pansement, nous allons penser que nous avons guéri la cassure, et nous n'avons rien guéri du tout. En surface, ça paraît bien: c'est ajusté, mais nous sommes certains que nous allons avoir une bonne clientèle: ils vont revenir nous voir d'ici peu, parce que nous n'avons rien réglé, dans l'fond. Nous leur avons juste permis de s'ajuster comme machine, ou comme rouage d'une machine.

Les réponses faciles ont plutôt tendance de répondre à nos besoins de nous sécuriser qu'à répondre au besoin de la personne. Je pense qu'un des objectifs du counselling non directif - non directif, je ne l'emploie pas à la façon de Rogers qui a une tendance à dire qu'il n'y a pas de direction - c'est faux: c'est un petit mensonge.

L'espoir et l'espérance

L'espoir et l'espérance seront beaucoup stimulés quand nous découvrirons quel mouvement nous anime et que nous pouvons nous y fier. Nous pouvons alors mettre notre confiance dans ce mouvement-là. Même quand nous sommes bien énervés, même quand nous ne sommes pas certains de ce que nous allons dire, ni comment nous allons pouvoir faire, ce mouvement-là continue à nous porter. Quand nous nous énervons, en thérapie avec nos clients, c'est que nous avons 'débarqué': nous sommes 'poignés' avec nos propres bébêtes et non celles du client ou de la cliente. Quand nous nous laissons porter par notre propre mouvement, nous sommes capables à ce moment-là, d'entrer en harmonie avec la personne-cliente de l'entendre. Ce n'est pas facile. La plupart du temps, c'est toujours difficile et ça demande beaucoup d'entraînement. C'est toujours plus facile de nous sécuriser en mettant un bandage en quelque part en ayant l'impression que nous avons réglé bien des problèmes et que nous sommes bons thérapeutes et que nous avons du succès, et les gens restent longtemps parce que, finalement, nous ne faisons que les flatter. Mais, il y a des fois que les gens s'en vont quand nous les ramenons à eux-mêmes, parce qu'ils n'aiment pas bien ça. Vous touchez le vif de ce qui fait mal et de ce qui appelle de certaines personnes et elles auraient envie de vous lancer toutes sortes d'affaires: ne vous en faites pas: vous êtes à la bonne place quand cela se produit. Quand elles sont bien, bien contentes de vous autres, c'est parce qu'elles ne veulent pas y aller ou que vous n'y êtes pas. C'est impossible d'être thérapeute et d'être aimé d'abord, avec le temps. Quand nous finissons par découvrir que la personne nous amène là où nous avons le plus le goût

d'aller et qu'on en a moins envie d'y aller, en même temps.

Le goût, c'est ce qui dit en nous, le consentement, le oui, l'adhésion à ce qui nous fait vivre. Dans ce sens-là, l'espérance va être l'incarnation consciente du consentement dans le sens que nous avons eu des signes qui nous ont dit que: "Moi, c'est ça qui me fait vivre." Nous ne le savons pas parce que c'est de l'ordre de la vie, mais nous avons des signes, nous disons oui et nous embarquons parce que nous croyons qu'en quelque part ça nous a fait vivre, ça nous a portés et que ça vaut la peine que nous y consacrons toute notre vie. L'espérance, c'est une foi engagée. Nous sommes dans le counseling pastoral. Ce n'est pas une obligation d'être religieux. Peut-être que la personne n'est pas rendue là. Mais, c'est une découverte fondamentale. Il y a quelque chose qui me fait vivre et ça goûte bon. Pas tout de suite: tout de suite, je n'en veux pas! Mais je m'aperçois que ça goûte bon. Et c'est à cela que je résiste, pour différentes raisons.

Nos blessures d'enfance

Nos blessures d'enfance ont donc quelque chose à nous révéler de ce qui nous fait vivre. Comment se fait-il que, dans une famille nombreuse autrefois, nous pouvons avoir des enfants qui avaient les mêmes parents, à peu près dans les mêmes circonstances et les mêmes conditions, et comment se fait-il qu'il n'y en a pas deux qui sont blessés de la même façon? Se pourrait-il que, dans la blessure, il y ait quelque chose qui nous révèle ce qui nous est le plus cher, le plus précieux, la perle précieuse dont parle l'Évangile, justement, quelque chose qui nous fait vivre assez souvent malgré nous?... Se pourrait-il que notre vie nous permettra d'apprendre à découvrir cette affaire-là et à le chercher toujours et à l'incarner pour soi-même et pour les autres, aussi, autour de nous?... C'est le sens de l'engagement et de la solidarité. Faire des activités pour faire des activités, ou faire une mission pour faire une mission, c'est extérieur à nous, mais quand nous découvrons ce qui nous fait vivre et que nous y consacrons notre vie, nous nous construisons avec le mouvement qui nous fait vivre, nous en témoignons aux autres, alors, nous nous permettons de leur faire découvrir ce mouvement-là en eux aussi. Alors, nous construisons et nous-même et la société et l'Église, si nous le voulons. Je ne pense pas me tromper trop en avançant cela. C'est la vraie solidarité. Ce n'est pas le mouvement quand, lorsque je vois quelqu'un qui crève de faim à l'autre bout du monde ou qui a été affecté par un tremblement de terre, et qui fait que nous nous sentons coupables parce que nous prenons conscience que nous avons beaucoup, nous autres, ici, et... nous donnons parce que nous ne voulons pas nous voir comme ça. Ça nous fera du bien: "Ah, j'ai donné vingt dollars, j'ai donné cinquante dollars." Ça soulage mais ça ne répond pas à l'appel. Il y a une différence.

Vasse dira: la foi dans la vie qui nous porte et dans le mouvement singulier qui est le nôtre, va nous être révélée par une parole inscrite et que nous découvrons en étant en relation les uns aux autres. Ce qui veut qu'en quelque part, je dois me décider à ce que la bulle, bien pratique et sécurisante qu'elle puisse être, tout comme la coquille d'oeuf de laquelle sort l'oiseau, je serai obligé d'accepter qu'à un moment donné, la coquille se fracture parce que ce n'est pas la vérité de ce que je suis. Je trouve que, chez Vasse, c'est cela qui est décisif: il précise ce mouvement-là de façon très particulière. Il nous permet de mettre dans des mots comme foi, comme espérance, comme révélation, des choses qui ne sont pas des explications banales. Ça nous permet de retrouver le sens le plus profond et le plus vivant de la révélation chrétienne. Ce n'est rien dans les airs: c'est l'expérience de gens qui se cherchent, qu'ils ont ramassée dans un recueil parce que cela les a touchés et dérangés. C'est en même temps, Dieu qui nous cherche. C'est ce mariage-là que nous appelons l'union mystique. L'union mystique, d'après moi, ce n'est pas beaucoup différent du fait que je découvre mon mouvement et je l'épouse. Selon moi, c'est identiquement ce que j'ai de plus personnel et Dieu qui se donne à moi.

Une image: si je veux représenter Dieu, je Le représenterais comme un diamant avec une multitude de facettes. Nous, nous sommes un diamant de lumière de cette Parole qui nous appelle en avant, à nous créer nous-mêmes, en accord avec ce qui nous fait vivre. Nous pourrions choisir que ce qui nous fait vivre, nous n'en voulons pas. Ce serait notre choix. Nous sommes ce petit diamant d'ombre qui n'est pas la lumière en lui-même, mais qui la recevant, s'illumine de la Lumière qui lui est donnée. Chaque personne peut incarner quelque chose de vraiment précis du visage de Dieu. Pour moi, l'union mystique, c'est ça. C'est la façon dont je la vois aujourd'hui: peut-être que dans quelques années, je la verrai autrement. C'est une question qui m'intéresse: comment se fait-il que Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Thérèse de Lisieux et d'autres, ont vécu quelque chose de tellement spécial qui fait qu'ils furent unis à Dieu pendant leur vie? Moi, ça me questionne. Je me dis: Est-ce que c'est juste des bêtises comme ça que les gens disent ou y a-t-il quelque chose de vrai? S'il y a quelque chose de vrai, qu'est-ce que c'est? J'aimerais ça le trouver. Habituellement, des diamants, ça va sur une alliance.

Je trouve que le texte de la liturgie d'aujourd'hui est très symbolique et très significatif: c'est le Semeur qui est sorti semer la Parole au fond des coeurs. Comment la recevons-nous, cette Parole-là? Ça nous ramène à nous-mêmes et non à personne d'autre. Moi, qu'est-ce que je fais de ce qui m'appelle en-dedans?

BIBLIOGRAPHIE

- Anatrella, T., "Éducation ou psychothérapie?" in Moreau, P., direction, La famille des sciences à l'éthique. Actes du colloque européen de l'Institut des sciences de la famille. Lyon, 8-9 avril 1994, Paris, Bayart Éditions/centurion, 1995, p. 55-69
- Frankl, V.E., La psychothérapie et son image de l'homme, Paris, Resma, 1974.
- Frankl, V.E. Un psychiatre déporté témoigne, Paris, Chalet, 1967
- Gadamer, H. G. "L'herméneutique comme philosophie pratique" in Gadamer, H.G., Welte, B., Courrier, F., Herméneutique, Traduire - Interpréter - Agir, Textes de H.G. Gadamer et B. Welte. Essai sur Heidegger et Gadamer, Montréal, Fides, 1990, p. 51-79
- Grand'Maison, J., "Science, art et Évangile du regard", La praxéologie pastorale. Orientations et parcours. Tome 1, Montréal, fides, Cahier d'études pastorales 4, 1987, p. 71-80
- Henry, M. "Ricoeur et Freud: entre psychanalyse et phénoménologie", in Greisch, J., et Kearney, R., Direction, Paul Ricoeur: les métamorphoses de la raison herméneutique, Paris, Cerf, 1991, p. 127-143.
- Héту, J.-L., La relation d'aide. Éléments de base et guide de perfectionnement, 3e édition, Boucherville, Gaëtan Morin Éditeur, 1990
- Ide, P., Le corps à coeur. Essai sur le corps humain, Versailles, Éditions Saint-Paul, Enjeux, 1996
- Laplantine, F., Anthropologie de la maladie. Étude ethnologique des systèmes de représentation étiologiques et thérapeutiques dans la société occidentale contemporaine. Paris, Payot, "Bibliothèque scientifique Payot", 2e édition, 1992
- Nadeau, J.-G., "Présentation", La praxéologie pastorale. Orientations et parcours. Tome 1, Montréal, Fides, Cahier d'études pastorales 4, 1987.
- Rabouin, D., Le désir. Introduction, choix de textes, commentaire, vade-mecum et bibliographie. Paris GF Flammarion, collection "Corpus", No.2015, 1997.
- Spinoza, B., L'Éthique. Paris, Gallimard, collection "Folio Essais." 1997.
- Saint-Arnaud, J. Y., "Souffrance, psychologie clinique et psychothérapie". Frontières. Université du Québec à Montréal, Volume 8., No. 2, Automne 1995, p. 12-15.
- Saint-Arnaud, J.Y. La Relation d'Aide Pastorale. Bruxelles, Éditions G.R.D.R.I. 1996.
- Stettbacher, K. J., Pourquoi la souffrance. La rencontre salvatrice avec sa propre histoire. Paris, Aubier, 1991.
- Vasse, D., Un parmi d'autres, Paris, Seuil, Collection "Le champ freudien", 1978.
- Vasse, D., "La souffrance: altération, altérité." Christus, No. 111, juin 1981, p. 281-295
- Vasse, D., Le poids du réel, la souffrance, Paris, Seuil, 1983.
- Vasse, D., La chair envisagée. La génération symbolique. Paris, Seuil. Collection "Psychanalyse". 1988.
- Vasse, D., L'autre du désir et le Dieu de la foi. Lire aujourd'hui Thérèse d'Avila, Paris, Seuil, 1991.
- Vergote, A., "Confrontation With Neutrality in Theory And Praxis", in Smith, J. H., editor and Handelman S., A., associate editor. Psychoanalysis and Religion. Psychiatry And Humanities, vol. 11, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990., p. 74-94